Lucinda RILEY

La lettre d'amour interdite

ROMAN

Par la reine du roman féminin
15 millions d'exemplaires vendus

CHARLESTON

Lucinda RILEY

La lettre d'amour interdite

Un amour interdit, un dangereux secret et une histoire qui se répète…

1995, Londres.

L'année ne pourrait pas plus mal commencer pour Joanna Haslam, jeune et brillante journaliste londonienne. Non seulement elle vient d'être abandonnée par l'homme au côté duquel elle pensait passer le reste de sa vie, mais elle est tirée du lit par son patron pour aller couvrir les funérailles de sir James Harrison, monstre sacré du cinéma britannique, qui vient de s'éteindre à l'âge vénérable de 95 ans.
Un reportage mondain qui a peu de chance de lancer sa carrière…
Et pourtant, sous le luxe et le glamour qui entourent la dynastie Harrison, Joanna ne tarde pas à remonter la piste d'un secret. Déterminée à lever le voile sur plus de soixante-dix ans de mensonges et de mystère, la jeune femme comprend qu'elle est devenue la cible de personnes haut placées, prêtes à tout pour empêcher la vérité d'éclater.
Marcus Harrison, le charismatique – et très troublant – petit-fils du grand acteur, sera-t-il un allié ou un ennemi dans cette quête de vérité ?

ISBN : 978-2-36812-317-1

22,50 €
Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer
Photographie : © Ildiko Neer / Arcangel Images.

CHARLESTON
www.editionscharleston.fr
www.lucindariley.com

Lucinda
RILEY

LA LETTRE D'AMOUR INTERDITE

Roman

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

Titre original : *The Love Letter*
Copyright © Lucinda Riley 2017
Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
www.editionscharleston.fr
ISBN : 978-2-36812-317-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Note de l'auteure

J'ai commencé à écrire *The Love Letter* en 1998 – il y a exactement vingt ans. Après plusieurs romances à succès, je voulais imaginer un thriller ayant pour cadre une famille royale britannique fictive. Mais Lady Di venait de mourir, et la cote de popularité de la monarchie était au plus bas. L'année 2000 marquait aussi le centenaire de la Reine Mère, dont les célébrations officielles devaient se tenir à l'échelle nationale juste après la parution de mon livre. Avec le recul, peut-être aurais-je dû accorder plus de poids à une critique qui suggérait qu'au palais St James, on n'apprécierait pas le sujet du thriller. Durant la dernière ligne droite avant la publication, toutes les tournées dans les libraires, les commandes et les événements promotionnels ont été annulés sans explication, et c'est ainsi que *Seeing Double* – comme s'appelait l'histoire à l'époque – n'a pas pu éclore.

Puis mon éditeur a annulé mon contrat pour le roman suivant, et j'ai eu beau frapper à toutes les portes pour en trouver un autre, elles m'ont toutes été fermées. Ma carrière était partie en fumée du jour au lendemain. Heureusement, je venais de me marier et de fonder une famille, si bien que j'ai pu me consacrer à l'éducation de

mes enfants, tout en écrivant trois nouveaux livres pour le plaisir. Cette pause s'est avérée salutaire, mais quand mon plus jeune est entré à l'école, j'ai su qu'il fallait que je trouve le courage d'envoyer mon dernier manuscrit à mon agent. J'ai changé mon nom, par précaution, et pour mon plus grand bonheur, un éditeur m'a fait une offre.

Quelques livres plus tard, mon éditeur et moi-même avons décidé qu'il était temps de donner une seconde chance à *Seeing Double*. Il faut garder en tête le fait que *The Love Letter* est en quelque sorte un roman d'époque. Si l'intrigue s'était déroulée aujourd'hui, elle aurait connu une tout autre résolution, ne serait-ce qu'en raison des avancées technologiques – je pense notamment aux outils high-tech auxquels ont maintenant recours nos services secrets.

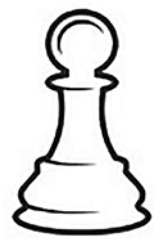
Enfin, je souhaiterais insister sur un point. *The Love Letter* est bel et bien une œuvre de fiction qui n'est en aucun cas inspirée par la Reine d'Angleterre et sa famille.

En espérant que vous aimerez cette version révisée, si toutefois elle arrive entre vos mains…

Lucinda Riley
Février 2018

À Jeremy Trevathan

GAMBIT DU ROI



Aux échecs, ouverture tranchante où les blancs sacrifient un pion blanc pour écarter un pion noir.

PROLOGUE

Londres, 20 novembre 1995

— James, mais enfin, qu'est-ce que tu fais ici ?

Le vieil homme regarda autour de lui, désorienté, puis vacilla dangereusement.

Elle le rattrapa juste à temps.

— Tu fais encore une crise de somnambulisme. Allez viens, on retourne au lit.

En entendant la voix douce de sa petite-fille, il sut qu'il était encore sur Terre. S'il était debout, à cet endroit, c'était pour une bonne raison, quelque chose d'urgent, d'important, qu'il devait faire au dernier moment. Mais quoi ?

Impossible de s'en souvenir. Désemparé, il se laissa à moitié porter jusqu'à son lit, maudissant son corps fragile qui le rendait aussi vulnérable qu'un bébé, et son esprit embrumé qui une fois de plus l'avait trahi.

Sa petite-fille l'installa confortablement sur les oreillers.

— Voilà, c'est mieux comme ça, dit-elle. Tu as mal ? Est-ce que tu veux un peu plus de morphine ?

— Non, s'il te plaît, je…

La morphine, c'était elle qui transformait son cerveau en compote. Demain, il n'en prendrait pas, ainsi il se souviendrait de ce qu'il devait absolument accomplir avant de mourir.

Elle caressa son front avec douceur.

— D'accord. Détends-toi, et essaie de dormir. Le docteur sera bientôt là.

Il savait qu'il ne fallait pas qu'il s'endorme. Pourtant il ferma les paupières, cherchant désespérément la réponse… un semblant de souvenir, des visages…

C'est alors qu'il la vit, aussi clairement que le jour de leur rencontre. Si belle, si douce…

« *Souviens-toi. La lettre, mon chéri, lui chuchota-t-elle. Tu as promis de la rendre…* »

Mais oui, bien sûr !

Il ouvrit les yeux, tenta de se redresser, et aperçut l'expression inquiète de sa petite-fille. Puis un pincement douloureux à l'intérieur du coude.

— Le docteur te donne un petit quelque chose pour t'aider à te calmer, expliqua-t-elle.

Non. Non !

Les mots n'atteignirent pas ses lèvres. L'aiguille s'enfonçait déjà dans son bras. Il avait trop tardé.

— Pardonne-moi…, gémit-il dans un dernier râle douloureux.

Ses paupières se fermèrent et la tension quitta son corps. Alors seulement, la jeune femme pressa sa joue soyeuse contre celle du vieil homme, trempée de larmes.

Besançon, France, 24 novembre 1995

LA VIEILLE FEMME entra dans le petit salon et se dirigea vers la cheminée crépitante. La température était glaciale, et sa toux ne faisait qu'empirer. Calant son corps fragile dans un fauteuil, elle tendit le bras pour atteindre la dernière édition du *Times* sur le guéridon et l'ouvrit à la rubrique nécrologique. Sa tasse d'English Breakfast retomba avec fracas sur sa soucoupe de porcelaine. Un titre s'étalait sur un tiers de la page du journal.

UNE LÉGENDE VIVANTE EST MORTE
Sir James Harrison, considéré par beaucoup comme le plus grand acteur de sa génération, est décédé hier à son domicile londonien, auprès de ses proches. Il avait quatre-vingt-quinze ans. Des obsèques privées auront lieu la semaine prochaine. Une commémoration sera organisée à Londres en janvier.

Son cœur se serra. Le journal tremblait tant entre ses doigts fébriles qu'elle parvint à peine à poursuivre sa lecture. L'encart était illustré d'une photo de James en présence de la Reine, le jour où il avait été fait chevalier de l'Ordre de l'Empire britannique. Les larmes de la vieille femme roulèrent sur le papier, effaçant les traits du visage, de l'épaisse chevelure grise qu'elle caressait…

Pouvait-elle… Oserait-elle revenir ? Une dernière fois, pour lui dire adieu… ?

Sur le guéridon, son thé du matin refroidissait. Elle tourna la page et poursuivit sa lecture, savourant chaque mot du récit de la vie et de la carrière de l'acteur. Puis un titre attira son attention.

LES CORBEAUX DISPARAISSENT
DE LA TOUR DE LONDRES

La nuit dernière, une déclaration officielle a confirmé la disparition des célèbres corbeaux de la Tour de Londres. La légende vieille de plus de cinq cents ans veut que Charles II les ait nommés protecteurs de la Tour et de la Couronne britannique. Le maître des corbeaux a été alerté hier soir de leur disparition, et des recherches à l'échelle nationale sont en cours.

La vieille femme fut parcourue par un frisson de peur. Elle connaissait trop bien la légende pour croire à une simple coïncidence…

— Puisse le ciel nous venir en aide.

1

Londres, 5 janvier 1996

Joanna Haslam filait à toute allure à travers Covent Garden, le souffle court et les poumons brûlant sous l'effort. Alors qu'elle esquivait les touristes et tentait une percée entre les troupeaux d'enfants en sortie scolaire, elle manqua de renverser un musicien ambulant, et le sac à dos qu'elle portait à l'épaule valsa dans les airs. Elle déboucha sur Bedford Street au moment même où une limousine passait le portail en fer forgé qui marquait l'entrée de l'église St Paul. Une nuée de photographes s'amassa autour de la voiture alors que le chauffeur en sortait pour ouvrir la portière arrière.

Non, non !

Puisant dans ses toutes dernières forces, Joanna accéléra sur la centaine de mètres la séparant du portail, puis dans la cour pavée. L'horloge sur la façade en briques rouges de l'église lui confirma son retard. En approchant de l'entrée, elle balaya du regard la foule de paparazzis et repéra Steve, son photographe, au premier rang. Il avait réussi à

se poster sur les marches. Elle lui fit signe et il lui répondit par un pouce en l'air. Jouant des coudes, la jeune femme s'extirpa de la masse compacte des photographes regroupés autour de la limousine. À l'intérieur de l'église, la lumière tamisée des chandeliers suspendus éclairait des bancs déjà bondés. L'orgue jouait un air sombre.

Elle présenta sa carte de presse à l'entrée et se glissa sur un banc à l'arrière, soulagée de pouvoir enfin s'asseoir. Ses épaules se soulevaient au rythme de sa respiration saccadée alors qu'elle farfouillait dans son sac à dos en quête d'un carnet et d'un stylo.

Il faisait un froid glacial dans l'église, et pourtant Joanna sentait la sueur perler sur son front. Le col roulé noir en laine d'agneau qu'elle avait enfilé en catastrophe collait désagréablement à sa peau. Passant la main dans sa longue crinière brune emmêlée, elle se cala contre le dossier et ferma les yeux pour reprendre son souffle.

Dire que cette nouvelle année lui semblait si prometteuse ! Janvier était à peine entamé, et Joanna avait déjà l'impression non pas de tomber, mais d'avoir été violemment projetée du haut de l'Empire State Building. À toute vitesse. Sans préavis.

Matthew… L'amour de sa vie – ou plutôt l'ex-amour de sa vie, depuis la veille – en était la cause.

Joanna se mordit la lèvre. Elle ne pouvait pas se remettre à pleurer. Elle tendit le cou pour garder un œil sur le banc le plus proche de l'autel. Par chance, celui que tout le monde attendait n'était pas encore arrivé. Les grandes portes étaient ouvertes, et elle pouvait voir, dehors, les paparazzis triturer leur objectif ou fumer leur cigarette. Devant elle, les invités endeuillés commençaient à gigoter sur les assises en bois inconfortables, et à chuchoter à l'oreille de leur voisin. Elle fit un inventaire rapide de la foule et nota quelques noms célèbres à mentionner dans son article. Tous n'étaient pas faciles à identifier, car elle ne voyait que l'arrière de leur crâne – essentiellement gris ou blanc. Alors qu'elle griffonnait ses suppositions sur son carnet, les souvenirs de la veille l'assaillirent à nouveau.

Dans l'après-midi, Matthew avait sonné à la porte de son appartement de Crouch End, à l'improviste. Après avoir passé Noël et le réveillon du Nouvel An ensemble, ils avaient décidé de s'accorder quelques jours au calme dans leurs appartements respectifs avant de reprendre le travail. Pour Joanna, la fin des vacances avait malheureusement été gâchée par le plus gros rhume qu'elle ait eu depuis bien des années. C'était ainsi qu'elle s'était retrouvée à ouvrir la porte en pyjama de flanelle, avec ses grosses chaussettes rayées, serrant contre elle une bouillotte Winnie l'Ourson.

Elle avait tout de suite su que quelque chose clochait. Il était resté dans l'embrasure de la porte, refusant d'ôter son manteau, le regard fuyant.

Il l'avait alors informée qu'il avait beaucoup réfléchi. Il ne voyait pas d'avenir pour leur relation. Peut-être valait-il mieux arrêter là.

— … Ça fait six ans qu'on est ensemble. Depuis qu'on a quitté l'université. Je ne sais pas, j'ai toujours pensé qu'avec le temps, je finirais par vouloir t'épouser. Unir nos vies officiellement. Mais je n'en ai toujours pas envie.

Triturant machinalement les gants qu'elle lui avait offerts pour Noël, il avait conclu platement :

— Et si je ne ressens pas ce besoin maintenant, je ne pense pas que ça arrivera un jour.

Devant son expression coupable et circonspecte, Joanna avait senti ses doigts se serrer sur la bouillotte. Elle s'était alors empressée de fouiller dans les poches de son pyjama pour en extirper un mouchoir humide. Enfin, elle l'avait regardé droit dans les yeux.

— Je la connais ?

Le visage et le cou de Matthew avaient aussitôt viré au rouge, et il avait balbutié :

— Je ne voulais pas que les choses se passent comme ça. Mais ça m'est tombé dessus, et je ne peux plus faire semblant.

Vraiment ? En se remémorant leur réveillon ensemble, Joanna s'était dit qu'il avait pourtant été un très bon acteur.

L'autre femme s'appelait Samantha, elle travaillait dans la même agence de pub que lui. Une directrice de la création, qui plus est. Leur liaison avait commencé le soir où Joanna avait raté la soirée de Noël de l'agence de Matthew car elle faisait le pied de grue devant le domicile d'un parlementaire conservateur empêtré dans une histoire sordide. Le mot « cliché » s'était mis à clignoter dans la tête de la jeune femme. Mais après tout, il y avait bien une raison pour laquelle on les appelait ainsi : les clichés étaient des dénominateurs communs du comportement humain.

— Je te jure que j'ai tout fait pour arrêter de penser à Sam, avait continué Matthew. J'ai réellement essayé, à Noël. J'étais tellement bien avec ta famille dans le Yorkshire. Mais ensuite je l'ai revue, la semaine dernière, juste pour prendre un verre, et…

Exit Joanna. Bonjour Samantha. C'était aussi simple que ça.

Elle n'avait pu que le dévisager, les yeux brûlant sous le coup du choc, de la colère et de l'angoisse, alors qu'il poursuivait :

— Au début, je pensais que ce n'était qu'une passade. Mais maintenant c'est une évidence. Si je ressens ces choses pour une autre femme, je ne peux tout simplement pas m'engager auprès de toi. Je sais que c'est la meilleure décision, pour nous deux.

Attendait-il des remerciements pour la noblesse de son geste ? s'était-elle demandé.

— Pour nous deux…, avait répété Joanna d'une voix plate.

Puis elle avait éclaté en sanglots fiévreux et l'avait entendu marmonner à nouveau des excuses. À travers ses paupières alourdies par les larmes, elle l'avait vu s'affaler sur le fauteuil en cuir, l'air vaguement honteux.

— Dehors, avait-elle enfin croassé. Sale menteur infidèle ! Va-t'en ! Je ne veux plus te voir.

Avec le recul, c'était son manque de conviction qui avait le plus blessé Joanna. Il n'avait même pas cherché

à protester. Il s'était levé, mentionnant au passage les quelques affaires qu'il avait à récupérer chez elle, parlant de discuter calmement une fois que les choses seraient retombées, et il s'était rué vers la sortie.

Joanna avait passé le reste de la journée à sangloter au téléphone avec sa mère, à hoqueter sur la boîte vocale de son meilleur ami Simon et à tremper de larmes la fourrure de sa bouillotte Winnie l'Ourson.

Enfin, à coups de sirop contre la toux et de brandy, elle avait fini par s'endormir, avec pour seule consolation le fait qu'il lui restait encore quelques jours de vacances, grâce aux heures sup qu'elle avait empilées avant Noël.

Mais à neuf heures, ce matin-là, son téléphone avait sonné. Émergeant difficilement de son coma médicamenteux, Joanna avait tendu la main vers l'appareil et prié pour y voir un appel de Matthew, dévasté et repentant.

— C'est moi, avait aboyé une voix au fort accent écossais.

Joanna avait adressé un juron silencieux au plafond.

— Bonjour à toi aussi. Qu'est-ce que tu veux, Alec ? Je suis en repos aujourd'hui.

— Désolé, mais non. Alice, Richie et Bill sont tous les trois malades. Ton jour de congé attendra.

Avec une quinte de toux exagérée, elle avait répliqué :

— Bienvenue au club ! Désolée, Alec, mais moi aussi j'ai quarante de fièvre.

— Vois les choses de cette façon : si tu viens au boulot aujourd'hui, tu profiteras encore plus des jours de repos qu'on te doit.

— Non, vraiment, je ne peux pas. Je suis clouée au lit, je tiens à peine debout.

— Dans ce cas, c'est parfait ! C'est un reportage assis, à l'église des Acteurs de Covent Garden. La messe d'hommage à sir James Harrison commence à dix heures.

— Tu ne peux pas me faire ça, Alec. Je t'en prie. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est de poireauter pendant des heures dans une église pleine de courants d'air. J'ai déjà une grippe monumentale. Si tu fais ça, c'est à mes obsèques que tu vas devoir aller.

— Ce n'est pas négociable. Je te paie le taxi aller-retour. Tu peux rentrer directement chez toi une fois que ce sera fini, et m'envoyer l'article par e-mail. Ah, et essaie de parler à Zoe Harrison. J'ai envoyé Steve pour les photos. On devrait pouvoir faire la couverture si elle s'est pomponnée. OK, à plus.

Aussitôt l'appel terminé, Joanna s'était affalée sur son lit, enfonçant son crâne endolori dans l'oreiller.

— Et merde !

Puis elle avait commandé un taxi et retourné son placard pour trouver une tenue noire appropriée.

La plupart du temps, Joanna adorait son job – elle vivait même pour lui, d'après Matthew. Mais ce matin-là, elle s'était sérieusement demandé pourquoi. Après quelques CDD dans des journaux régionaux, elle avait décroché un poste de reporter junior au *Morning Mail*, un des quotidiens les plus vendus du pays et dont les bureaux se trouvaient à Londres. Néanmoins, sa position durement gagnée au bas de l'échelle ne lui permettait pas de refuser quoi que ce soit. Alec, le rédacteur en chef des actualités, ne manquait pas une occasion de lui rappeler qu'un millier de jeunes journalistes ambitieux était prêt à tout pour prendre sa place. Ces six dernières semaines à la rédaction avaient été les plus éprouvantes de sa vie. Elle ne comptait plus ses heures de travail acharné, et Alec – tour à tour bourreau et professionnel investi – entendait bien sûr que, comme lui, elle sacrifie tout pour son métier.

— J'échange pour la section lifestyle quand tu veux, avait-elle marmonné entre deux reniflements.

Puis elle avait enfilé un pull noir pas tout à fait propre, une paire de collants en laine et une jupe noire pour cadrer avec l'occasion funeste.

Le taxi était arrivé dix minutes plus tard, avant de se retrouver coincé dans un embouteillage colossal sur Charing Cross Road. Joanna avait jeté un coup d'œil à sa montre, glissé un billet de dix livres au chauffeur et avait bondi hors du véhicule. En se précipitant dans la rue en direction de Covent Garden, le cœur battant et les

bronches encombrées, elle s'était demandé si sa vie pouvait encore empirer.

Joanna fut tirée de ses rêveries par la brusque interruption du brouhaha. Elle ouvrit les yeux et se tourna vers les portes alors que la famille de sir James Harrison faisait son entrée.

En tête du cortège, Charles Harrison. Fils unique de sir James, la soixantaine bien avancée et vivant à Los Angeles, il était un réalisateur acclamé par la critique pour ses blockbusters aux nombreux effets spéciaux. La journaliste avait le vague souvenir d'un Oscar quelques années plus tôt, mais ce n'était pas le genre de films qu'elle avait l'habitude de voir.

Il était accompagné par sa fille, Zoe Harrison. Comme l'avait espéré Alec, la jeune femme était magnifique dans son tailleur noir à la jupe très courte qui dévoilait ses jambes interminables. Ses cheveux ramassés en un chignon élégant mettaient en valeur sa beauté classique. La parfaite rose anglaise. Actrice à la carrière montante, elle était l'idole de Matthew qui lui trouvait une ressemblance avec Grace Kelly – la femme de ses rêves. C'en était à se demander pourquoi il était resté si longtemps avec une grande brune aux yeux sombres. Joanna ravala une boule dans sa gorge. Elle était prête à parier sa bouillotte Winnie l'Ourson que cette Samantha était une petite blonde.

L'actrice tenait la main d'un garçon de neuf ou dix ans, endimanché dans un petit costume cravate noir. Jamie Harrison tenait son nom de son arrière-grand-père. Zoe avait donné naissance à son fils alors qu'elle n'avait que dix-neuf ans, et aujourd'hui encore elle refusait de dévoiler le nom du père. Sir James avait loyalement défendu sa petite-fille et sa décision à la fois de garder le bébé et de taire sa paternité.

L'enfant et sa mère se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Les mêmes traits parfaits, un teint de rose et de lait et d'immenses yeux bleus. Zoe Harrison faisait tout son possible pour que son fils grandisse à l'abri des

paparazzis. Si Steve parvenait à les immortaliser ensemble, la photo ferait sans aucun doute la une du lendemain.

Suivait Marcus Harrison, le frère de Zoe. Joanna le regarda passer devant son banc. Malgré ses pensées encore toutes dédiées à Matthew, force lui était d'admettre que Marcus Harrison était « canon » – pour citer sa collègue Alice. Il faisait régulièrement les titres de la rubrique people, dernièrement pour sa relation avec une it-girl de la noblesse anglaise au triple nom composé. Aussi brun que sa sœur était blonde, mais arborant les mêmes iris azur, Marcus respirait l'assurance un peu rebelle. Sa chevelure caressait presque ses épaules, et dans sa veste noire froissée et sa chemise blanche au col déboutonné, il dégageait un charisme fou. Joanna détourna le regard. *La prochaine fois, je choisis un quinqua passionné d'ornithologie et de philatélie.* Elle se concentra à nouveau sur Marcus Harrison. Que faisait-il déjà ? Il débutait en tant que producteur, non ? En tout cas, il en avait tout l'air.

Le vicaire avait pris place dans la chaire, à côté d'un immense portrait de sir James Harrison encadré de couronnes de roses blanches.

— La famille de sir James ici réunie vous souhaite la bienvenue et vous remercie de votre présence pour rendre hommage à un ami, un collègue, un père, grand-père, arrière-grand-père, et peut-être au plus grand acteur de ce siècle. Pour ceux d'entre vous qui avez eu la chance de le connaître, vous ne serez pas surpris d'apprendre que sir James a longuement insisté pour que son hommage ne soit pas un événement triste mais, au contraire, une célébration. Sa famille et moi souhaitons honorer ce dernier souhait. Aussi, nous allons commencer par l'hymne préféré de sir James, « I Vow to Thee My Country ». Vous pouvez vous lever.

Joanna déplia ses jambes tremblotantes. Par chance, les premières notes de l'orgue résonnèrent au bon moment pour masquer sa furieuse quinte de toux. Elle se pencha pour attraper le livret de cérémonie devant elle, mais fut doublée par une main fine et noueuse dont la peau translucide révélait les veines bleutées.

Pour la première fois depuis son arrivée, Joanna regarda à sa gauche. Tassée par le poids des ans, sa voisine lui arrivait à la poitrine. Elle prenait appui sur le rebord en bois, et la main tenant le livret tremblait fortement. C'était la seule partie découverte de son corps. Elle était, jusqu'aux pieds, ensevelie sous un manteau noir et un filet noir masquait son visage.

Le livret tremblait tant qu'il était impossible d'y lire quoi que ce soit. Alors Joanna se pencha vers la vieille femme, et lui demanda :

— Ça vous ennuie si je suis le chant avec vous ?

La main lui tendit les feuillets et Joanna les plaça bas, à la hauteur de sa voisine. Puis elle tenta quelques notes éraillées jusqu'à la fin de l'hymne. Quand le silence se fit, elle offrit son bras à la vieille femme qui peinait à s'asseoir, mais son geste fut ignoré.

— Notre première lecture aujourd'hui sera le sonnet préféré de sir James. « Sweet Rose of Virtue » de William Dunbar, lu par sir Laurence Sullivan, un proche du défunt.

L'assemblée attendit en silence que le comédien atteigne l'estrade. Puis la célèbre voix au timbre profond qui avait fait vibrer des théâtres entiers aux quatre coins du monde retentit dans l'église.

Mais Joanna fut distraite par un grincement derrière elle. Les portes de l'église s'entrouvrirent, laissant filer un courant d'air glacial. Un placeur apparut, poussant devant lui un fauteuil roulant qu'il positionna à l'extrémité de la rangée de la journaliste. Joanna prit alors conscience d'un râle saccadé bien plus inquiétant que celui qui s'échappait de ses propres poumons. La vieille femme à côté d'elle semblait en pleine crise d'asthme, le regard fixé à travers son voile sur la silhouette en fauteuil roulant.

— Vous allez bien ? s'enquit Joanna.

La femme porta sa main à sa poitrine, sans détourner les yeux. Quand le vicaire annonça l'hymne suivant et invita l'assemblée à se lever, la vieille femme agrippa soudain le bras de Joanna et lui indiqua la porte.

La journaliste l'aida aussitôt à se mettre debout, puis, la soutenant par la taille, la porta plus qu'elle ne la guida jusqu'à l'extrémité du banc. Quand elles arrivèrent au niveau de l'homme en fauteuil roulant, la vieille femme se ratatina et se pressa contre son manteau, comme une enfant apeurée. À cet instant, un regard d'acier se leva vers elles et les transperça. Joanna ne put réprimer un frisson, et se détourna aussitôt.

— Madame doit… Je… Elle a besoin…

— De l'air ! souffla la vieille femme entre deux râles.

Le placeur s'empressa de conduire les deux femmes à l'extérieur, où les attendait la grisaille de janvier, et les escorta en bas des marches, jusqu'à un banc isolé sur le parvis. Avant que Joanna n'ait pu lui demander autre chose, il disparaissait déjà dans l'église, et les portes se refermèrent. La vieille femme s'affala contre elle, la respiration erratique.

— Faut-il que j'appelle une ambulance ? Vous ne m'avez vraiment pas l'air d'aller bien.

— Non ! protesta la vieille femme.

Joanna fut surprise d'entendre une voix si déterminée s'échapper d'un corps si frêle.

— Appelez un taxi. Ramenez-moi à la maison, je vous en prie.

— Je pense vraiment que vous devriez…

Les fins doigts noueux se resserrèrent sur le poignet de la journaliste.

— Non. Un taxi. S'il vous plaît…

— Très bien, attendez-moi ici.

Joanna sortit en courant sur Bedford Street et héla un taxi qui passait par là. Le chauffeur sortit galamment du véhicule noir et accompagna Joanna jusqu'à la vieille femme pour l'aider à l'installer à l'arrière de la voiture.

— Elle va bien ? demanda le chauffeur à Joanna. Elle respire un peu fort, vous ne trouvez pas ? Faut l'emmener à l'hôpital ?

— Elle veut qu'on la ramène chez elle.

Joanna se pencha vers la vieille femme :

— Madame, vous avez une adresse à nous donner ?

— Je…

Les efforts qu'elle avait dû fournir pour monter à l'arrière de la voiture semblaient avoir été trop éprouvants pour elle, et sa respiration entrecoupée ne lui permettait plus de parler.

L'homme secoua la tête.

— Navré, je ne l'emmène nulle part dans cet état. Pas toute seule. Je ne veux pas me retrouver avec une morte sur les bras. Je la prends que si vous venez aussi, comme ça s'il y a un problème, c'est votre responsabilité, pas la mienne.

— Mais je ne la connais pas ! Enfin, je veux dire, je travaille, moi. Je devrais être dans l'église en ce moment.

Le chauffeur se tourna vers la vieille femme.

— Désolé, madame, il va falloir descendre.

La femme souleva son voile et planta son regard bleu terrifié dans celui de Joanna.

— S'il vous plaît, articula-t-elle.

— D'accord, d'accord.

Joanna poussa un soupir résigné et grimpa à l'arrière du taxi.

— On va où ? demanda-t-elle gentiment.

— Mary… Mary…

— Non, je vous demande où on va ?

— Mary… le…

— Vous voulez dire Marylebone, madame ? interrogea le chauffeur.

La femme hocha la tête avec un soulagement manifeste.

— Très bien, madame. On y va.

La vieille femme jeta un regard anxieux par la vitre alors que le taxi s'éloignait dans la rue. Sa respiration finit par se calmer, elle posa la tête contre le cuir noir du siège et ferma les yeux.

Joanna soupira. Cette journée ne faisait qu'empirer. Alec allait la crucifier s'il apprenait qu'elle était partie plus tôt. L'histoire de la petite vieille malade n'allait certainement pas l'amadouer. Aux yeux du responsable des

actualités, les petites vieilles n'avaient d'intérêt que si on les retrouvait battues à mort par un skinhead qui en voulait à leur porte-monnaie.

— On est presque arrivés à Marylebone. Où faut-il aller précisément ? demanda le chauffeur.

— Au 19, Marylebone High Street, répondit une voix ferme et claire.

Surprise, Joanna se tourna vers la vieille femme.

— Vous vous sentez mieux ?

— Oui, merci. Je suis confuse de tout ce dérangement. Vous devriez descendre ici. Je peux continuer seule à présent.

La voiture était arrêtée à un feu rouge.

— Non, je vous raccompagne chez vous. Je ne suis plus à ça près.

— Non, j'insiste. Je dis ça pour vous, vous feriez mieux de…

— Nous sommes presque arrivés. Je vous aide à rentrer chez vous, et ensuite je m'en vais.

La vieille femme soupira, se recroquevilla dans son gros manteau et se réfugia dans le silence pour le reste du trajet.

— Madame, on est arrivés.

Quand le chauffeur ouvrit la portière, le soulagement de voir sa passagère encore vivante était inscrit sur son visage.

— Tenez.

Elle lui fourra un billet de cinquante livres dans la main.

— J'ai bien peur de ne pas avoir la monnaie pour cette somme, dit-il en l'aidant à sortir sur le trottoir.

Il la maintint le temps que Joanna les rejoigne. Elle tendit au chauffeur un billet de vingt livres.

— Si vous voulez bien m'attendre, je reviens dans une seconde.

La vieille femme s'était dégagée de sa prise et vacillait déjà en direction d'une porte située juste à côté d'un marchand de journaux.

Joanna la suivit, et voyant que les fins doigts tremblants peinaient à insérer la clé dans la serrure, elle proposa :

— Vous permettez ?

— Merci.

Une fois la porte ouverte, la vieille femme se précipita à l'intérieur.

— Entrez ! Vite ! intima-t-elle.

— Je…

La mission de Joanna était accomplie, et elle devait impérativement retourner à l'église, mais elle céda et entra avec réticence. Immédiatement, la femme claqua la porte d'entrée.

— Suivez-moi.

Elle se dirigea vers une porte à gauche du couloir étroit. Une clé tinta contre le loquet, et la femme fut avalée dans l'obscurité.

— La lumière est juste derrière vous, à droite, indiqua-t-elle.

Joanna tâtonna le long du mur, actionna l'interrupteur et découvrit alors une petite entrée imprégnée d'humidité. Il y avait trois portes devant elle et un escalier à sa droite.

La vieille femme ouvrit une porte et enclencha un autre interrupteur, illuminant une pièce remplie de caisses en bois empilées les unes sur les autres. Au centre trônait un lit simple à la tête en fer rouillé. Contre un mur, à la seule place inoccupée par les boîtes volumineuses, était coincé un fauteuil défraîchi. L'odeur d'urine qui flottait dans l'air retourna l'estomac de Joanna.

La vieille femme s'affala dans le fauteuil avec un soupir de soulagement. Et pointa du doigt une caisse retournée près du lit.

— Mes cachets. Pourriez-vous me les apporter, je vous prie ?

— Bien sûr.

Joanna progressa avec précaution entre les boîtes et, atteignant celle qui faisait office de table de chevet, elle ramassa la plaquette de médicaments sur la surface poussiéreuse. Les instructions étaient écrites en français.

— Merci. Il m'en faut deux. Et de l'eau.

Joanna remplit le verre posé à côté des médicaments, avant de le tendre à la vieille femme et de déposer deux

cachets dans sa main tremblante. Pouvait-elle vraiment partir et la laisser dans cet état ? Elle frissonna, mal à l'aise dans cette atmosphère lugubre où régnait une odeur fétide.

— Vous êtes certaine que vous ne voulez pas que j'appelle un médecin ?

— Tout à fait, merci. Je sais quel est le problème, très chère.

Un petit sourire triste apparut sur ses lèvres.

— Très bien. Dans ce cas, j'ai bien peur de devoir vous laisser pour regagner l'église. J'ai un article à rédiger.

— Vous êtes journaliste ?

À présent qu'elle avait retrouvé une contenance, la vieille femme s'exprimait d'une voix claire et distinguée.

— Reporter junior pour le *Morning Mail*.

— Et vous vous appelez ?

— Joanna Haslam.

La jeune femme désigna les caisses.

— Vous déménagez ?

— En quelque sorte, oui. Je ne vais plus rester ici très longtemps. Peut-être qu'il vaut mieux que les choses se terminent ainsi…

Son regard bleu se perdit dans le vide.

— Comment ça ? Je vous en prie, si vous êtes malade, laissez-moi vous conduire à l'hôpital.

— Non, non, il est trop tard pour moi. Filez, mon enfant. Retournez à votre vie. Au revoir.

La vieille femme ferma les yeux. Joanna l'observa encore un moment, jusqu'à entendre un léger ronflement s'échapper de sa bouche.

Alors, prise par un horrible sentiment de culpabilité, mais incapable de demeurer plus longtemps dans cette pièce oppressante, Joanna sortit sans un bruit et se rua dans le taxi.

Quand elle arriva à Covent Garden, la messe était terminée. La limousine de la famille Harrison était déjà partie et il ne restait plus que quelques membres de l'assemblée

dispersés dans la cour. Sentant tout espoir la quitter, Joanna se contenta de recueillir quelques déclarations avant de baisser les bras et de héler un nouveau taxi. Elle devait vraiment être maudite.

Nous espérons que cet extrait vous a plu !

La lettre d'amour interdite
Lucinda Riley

J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

CHARLESTON